

À l'ombre des guerres

DANS LA VALLÉE DE LA BRUCHE, AU CŒUR DES VOSGES ALSACIENNES, DEUX SITES DE MÉMOIRE RACONTENT L'HISTOIRE TOURMENTÉE D'UNE RÉGION BALLOTTÉE ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE. LE MÉMORIAL D'ALSACE-MOSELLE DE SCHIRMECK ET LE CAMP DE CONCENTRATION DE NATZWEILER-STRUTHOF FORMENT UN DIPTYQUE BOULEVERSANT, ENTRE LEÇON D'HISTOIRE ET DEVOIR DE MÉMOIRE.

t Pascale Desclos
D Bertrand Rieger

Les sapins à perte de vue, des crêtes boisées qui ondulent sous le ciel vosgien, le murmure de la Bruche au fond de la vallée... À une heure de Strasbourg, le paysage autour de Schirmeck est d'une beauté paisible, presque trompeuse. Car c'est dans cet écrin de verdure, entre 400 et 800 mètres d'altitude, que se sont joués certains des épisodes les plus sombres de l'histoire de France pendant la Seconde Guerre mondiale. Deux lieux en témoignent, distants de 12 kilomètres à peine : le Mémorial Alsace-Moselle, qui surplombe Schirmeck, et l'ancien camp de concentration de Natzweiler-Struthof, perché sur les contreforts vosgiens. Ensemble, ils racontent le destin singulier d'une région frontière dont les habitants changèrent quatre fois de nationalité entre 1871 et 1945, et la mécanique implacable

d'un régime totalitaire qui a broyé des milliers de vies.

Une histoire longtemps méconnue

C'est par le Mémorial Alsace-Moselle de Schirmeck que commence notre plongée dans l'histoire. Surplombant la vallée, le bâtiment frappe d'emblée par son architecture : ce belvédère en béton brut semble jaillir de terre, avec son immense façade vitrée tournée vers la lumière. Un parti pris qui ne doit rien au hasard. « *Cette grande transparence traduit la volonté de mettre en lumière une histoire longtemps méconnue, mal comprise par le reste des Français* », explique Sabine Robert-Bierry, la directrice du site. Qui parmi les Alsaciens et les Mosellans avaient choisi – ou pas – la nationalité allemande durant l'Occupation ? La question a nourri des décennies de malentendus, de silences et de

Le camp de concentration de Natzweiler-Struthof, implanté en 1941 sur le territoire de l'Alsace annexée par les nazis, et le Centre européen du résistant déporté, qui présente un parcours immersif de 2000 mètres carrés.

blessures. Inauguré en 2005 sur une idée de Jean-Pierre Masseret, alors président du conseil régional de Lorraine, le Mémorial tente d'y répondre, sur 3 000 mètres carrés d'exposition et trois niveaux reliés par un parcours en spirale, comme une vrille dans le temps. En contrebas, le « mur des noms », relayé d'une base de recherches numériques, rend depuis cette année 2026 un sobre hommage aux victimes alsaciennes et mosellanes.

Murs de visages

Dans la première salle du mémorial, 148 portraits photographiques d'Alsaciens

GUIDE PRATIQUE

Mémorial Alsace-Moselle,
Allée du Souvenir Français, 67130 Schirmeck.
Ouvret tous les jours de 9 h 30 à 18 h.
Plein tarif : 13 €.  memorial-alsace-moselle.com

Camp de Natzweiler-Struthof et Centre européen du résistant déporté,
RD 130, 67130 Natzwiller.
Visite libre ou guidée toute l'année, du mardi au dimanche.
8 €/adulte, 4 €/10-18 ans.  struthof.fr



et de Mosellans de toutes conditions tapissent des murs de 12 mètres de haut. Des visages, des noms que l'on scrute avec émotion : un regard vif sous une coiffe, un sourire figé dans un costume d'époque. Parmi eux, le cheminot Auguste Ginglinger (1916-1945) qui changea trois fois de nationalité au gré des guerres. Des vies incarnées, loin des froides pages des manuels scolaires. Au rez-de-chaussée, la reconstitution d'un ouvrage de la ligne Maginot, avec son système de tirs croisés et ses films de

Sabine Robert-Bierry est la directrice du Mémorial Alsace-Moselle, dédié à l'histoire de l'Alsace et au département de la Moselle, de 1870 à la construction européenne, via un parcours chronologique pédagogique.





En haut : 148 portraits photographiques d'Alsaciens et de Mosellans tapissent des murs de 12 mètres de haut de la première salle du mémorial. Ci-dessus : « Dehors le fatras français », affiche de propagande placardée en Alsace en 1941.

propagande rassurants (« *On ne passe pas !* »), rappelle que les Allemands sont bel et bien passés, par les Ardennes, en mai 1940. Puis on entend la voix saccadée de Pétain demandant l'armistice. Une armistice qui rétablit les frontières de 1871 : l'Allemagne annexe de fait l'Alsace et la Moselle.

L'horreur nazie restituée

Au Mémorial, la scénographie immersive restitue les épisodes de ces années noires avec force. Les visiteurs prennent place dans un train reconstitué, parmi les valises en carton et les effets personnels, comme les 611 000 Alsaciens-Mosellans évacués de la ligne de front vers le sud-ouest par le gouvernement français en septembre 1939, pour laisser le champ libre aux troupes. « *Chacun avait droit à 30 kg de bagages, pas davantage. Les trains*

réquisitionnés, des wagons à bestiaux, les dispersèrent dans les granges, les salles des fêtes, les châteaux du Périgord ou de la Charente. Mais l'accueil fut souvent méfiant : ces Alsaciens qui parlaient encore l'allemand ou l'alsacien, on les surnommait avec mépris les "Ja-Ja", les "Oui-Oui" », reprend Sabine Robert-Bierry. En juillet 1940, les trois départements français du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle sont respectivement rattachés aux régions allemandes du pays de Bade et du Sarre-Palatinat. Très vite, les nouvelles autorités organisent le retour des populations d'Alsace-Moselle évacuées. Tous ne rentrent pas. Certains préfèrent rester en France, pour poursuivre leur vie en zone libre ou s'engager dans la Résistance. D'autres ont hâte de retrouver les maisons et les biens qu'ils ont abandonnés à la hâte. Au Mémorial, on arrive devant la façade reconstituée



le béret, les caricatures anti-allemandes du dessinateur Hansi... Même les noms et prénoms sont germanisés. Cette germanisation passe par l'expulsion pure et simple de tous les éléments jugés indésirables : juifs, nord-africains ou asiatiques naturalisés français et plus largement francophiles et francophones. Dans le même temps, les Allemands libèrent les prisonniers de guerre originaires d'Alsace-Moselle et instaurent le service de travail obligatoire dans les usines, les chemins de fer, les champs... En 1942, seuls quelque 2 900 Alsaciens-Mosellans rejoignent volontairement les Waffen-SS. Pour tous les autres vient l'incorporation de force dans l'armée du Reich : ces soldats vont entrer dans l'histoire sous le nom de « Malgré-Nous ». En 1944, le commando SS qui détruit le village d'Oradour-sur-Glane compte dans ses rangs de jeunes Alsaciens-Mosellans. Un drame dans le drame, dont les séquelles n'ont jamais été complètement pansées. Les réfractaires au régime nazi, eux, sont regroupés au



Mémorial Alsace-Moselle.
En haut : les visiteurs montent dans un train reconstitué, comme les plus de 611 000 Alsaciens évacués vers le sud-ouest, en septembre 1939.
En haut, à dr. : reconstitution d'une maison détruite dans la poche de Colmar.

du tribunal de Mulhouse ; le sol, légèrement incliné, donne au visiteur une sensation physique de déséquilibre. Un long couloir émaillé de bureaux de l'administration nazie s'achève en cul-de-sac. Sensation désagréable, de piège qui se referme.

À leur retour, les exilés sont propulsés dans un autre monde. Deux membres du parti nazi, Robert Wagner pour l'Alsace et Josef Bürckel

pour la Moselle, engagent une politique de germanisation et de nazification méthodique, planifiée sur plusieurs années. Les rues changent de nom : à Strasbourg, la place Broglie devient place Adolf-Hitler. La langue française est interdite, des manuels scolaires diffusent la propagande du Reich, les jeunesses hitlériennes sont obligatoires. Des affiches ordonnent « *Hinaus le bric-à-brac français !* » Dehors, Marianne,



fort de Queuleu en Moselle puis envoyés dans le camp de Schirmeck, aujourd'hui disparu, et du Struthof.

Un lieu de mémoire nécessaire

Depuis le belvédère vitré du Mémorial, le regard porte au-delà la vallée de la Bruche vers ce lieu de sinistre mémoire perché sur les hauteurs de la forêt vosgienne : Natzweiler-Struthof, le seul camp de concentration installé sur le territoire français, dans une Alsace alors annexée par le III^e Reich. De mai 1941 à septembre 1944, quelque 52 000 déportés de 30 nationalités y sont passés. Près de 22 000 n'en sont jamais revenus. Au cœur du site, partiellement conservé après-guerre pour devenir lieu de mémoire, le mausolée inauguré par le général de Gaulle impressionne : 40 mètres de haut, visible de toute la vallée, il représente la silhouette émaciée d'un déporté. Dans la nécropole qui l'entoure reposent 1 117 corps exhumés pour la plupart des camps et prisons nazis en Allemagne. Plus bas, le Centre européen du résistant déporté, le CERD, aménagé en 2005



En haut : des miradors de surveillance en bordure de l'enceinte barbelée de Natzweiler-Struthof témoignent de la terreur subie par les populations déportées dans les camps de concentration.

dans un sobre parallélépipède d'acier et de granit noir signé de l'architecte Pierre-Louis Faloci, retrace l'histoire du camp sur 2 000 mètres carrés. *« Depuis les années 1960, les historiens ont collecté une masse considérable d'informations dans les archives de l'administration du III^e Reich, qui étaient centralisées à Berlin, explique l'archéologue Michaël Landolt, le directeur du CERD et du site. Croisé avec les témoignages des prisonniers survivants et des civils de la région, ce travail a permis de documenter le parcours des déportés, leurs effroyables conditions de détention.*



Au-delà de la barbarie

Le camp lui-même, accroché à flanc de montagne à 800 mètres d'altitude, reste un lieu de sidération. Quatre des baraquements sont conservés pour servir de témoignage mais aussi la double enceinte électrifiée, les miradors d'où les SS pouvaient tirer sur les prisonniers, la potence, le chevalet de bastonnade où les détenus battus devaient eux-mêmes compter les coups, obligatoirement en allemand. Et puis la chambre à gaz, où le professeur suisse allemand August Hirt expérimenta les effets du gaz moutarde sur des détenus et fit gazer 86 prisonniers juifs pour constituer une collection anatomique. *« Les baraquements, officiellement prévus pour 100 à 200 détenus, pouvaient en contenir jusqu'à 700 en cas d'épidémie, raconte notre guide. Le quotidien des*



pendant sa captivité et qu'il a retravaillés après guerre frappent parfois davantage les jeunes visiteurs que de longs discours.

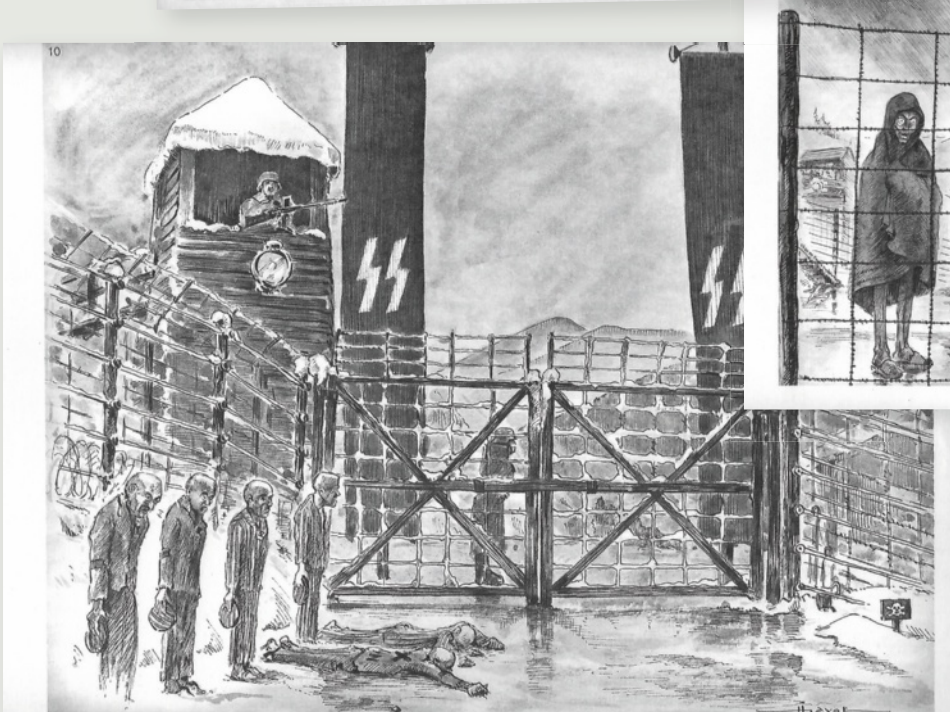
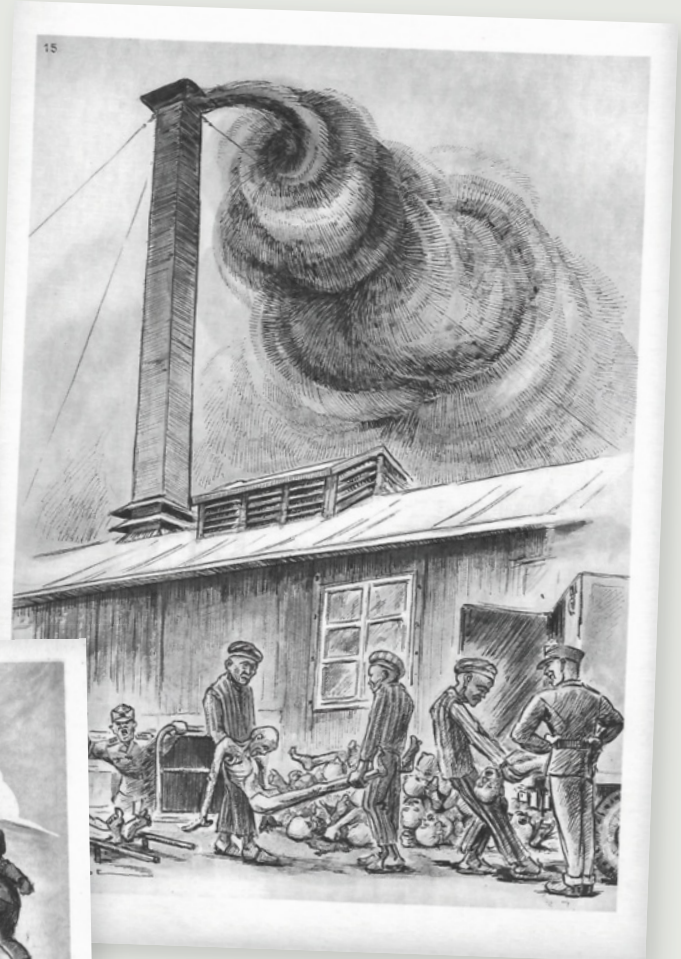
C'est aussi pour pallier la disparition des derniers survivants que l'archéologie a pris le relais. De 2022 à 2024, une campagne de fouilles dirigée par l'archéologue Juliette Brangé et supervisée par Michaël Landolt s'est concentrée sur la carrière du Struthof, laissée à l'abandon dans la forêt domaniale. « Cette carrière nous intéressait particulièrement car elle a été le point de départ du camp », résume Juliette Brangé. L'histoire remonte à septembre 1940, quand le géologue allemand Karl Blumberg repère un filon de granit rose près de l'auberge du Struthof qui accueillait avant-guerre une station de ski prisée des Strasbourgeois. La première année, jusqu'à 200 carriers alsaciens réquisitionnés

prisonniers ? Réveil à quatre ou cinq heures du matin, ersatz de café, rassemblement sur la place d'appel suivi de punitions publiques... qui pouvaient durer jusqu'à six heures, torse nu, en plein hiver. Puis le travail : extraction de granit dans la carrière voisine, réparation de moteurs d'avion. » Le four crématoire, installé en octobre 1943, brûlait en moyenne vingt corps par jour. Dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1944, 141 membres de la Résistance y furent exécutés. Leurs cadavres ont disparu dans les flammes.

Aujourd'hui, le camp de Natzweiler-Struthof accueille près de 250 000 visiteurs par an, souvent submergés par l'émotion. « Les vestiges du passé montrent crûment la matérialité des faits », commente Michaël Landolt en connaissance de cause. Son arrière-grand-père, Fernand Trauer, fut passeur à Metz.

Interné en mai 1944, déplacé à Dachau, il a compté parmi les dix derniers survivants d'un camp annexe de Flossenbürg et a témoigné au procès des industriels de Nuremberg. La transmission auprès des jeunes générations est désormais au cœur du travail de l'historien. « Pour eux, cette histoire est celle de leurs grands-parents, voire de leurs arrière-grands-parents. Notre rôle est donc de replacer le camp dans le temps présent, de les faire réfléchir sur les idéaux, les valeurs de la démocratie. Car le temps passe sans toujours apporter le meilleur, les anciens témoins ont disparu et les photographies du camp à l'époque où il fonctionnait sont rares, une vingtaine tout au plus. » Le CERD aborde ainsi la vie au camp de façon thématique, parfois inattendue. Les croquis clandestins que le résistant Henri Gayot réussit à cacher dans les cuisines du camp

À gauche, le bâtiment du four crématoire et des expérimentations médicales. À Natzweiler-Struthof, le professeur suisse allemand August Hirt testa les effets du gaz moutarde sur des détenus et fit gazer 86 prisonniers juifs pour constituer une collection anatomique. À droite, la potence destinée aux exécutions sur la place d'appel du haut. Comble de l'horreur, les détenus étaient contraints d'assister aux pendaisons sans détourner le regard.



Reproductions des œuvres de Henri Gayot (1904-1981), dessinateur et résistant, lui-même déporté sous le numéro N.N-11.784. Il s'agit de scènes quotidiennes de prisonniers et de SS dans le camp de Struthof-Natzwiller. Chaque dessin illustre la terreur vécue par les prisonniers : travaux forcés, punitions, exécutions, crémations... la mort est présente partout.



Ci-contre, à g. : les cendres des défunts étaient rejetées dans le bassin de décantation des eaux usées, ou mises en urnes et revendues aux familles dans le cas des déportés allemands.

Ci-contre : le four crématoire.



exploitent le site. Puis en mai 1941, 300 détenus du camp de Sachsenhausen arrivent et construisent la route et le camp. En 1943, tout s'accélère avec l'effort de guerre demandé aux industriels allemands : la carrière poursuit ses activités, tout en accueillant un centre de démontage de moteurs d'avion pour la société Junkers.

Sur le terrain, les archéologues ont retrouvé les fondations d'ateliers, des pièces de moteurs, des scies à métaux, des traverses de rails. Et parmi d'autres vestiges, une petite plaque métallique gravée à la main : « *Ivan Gorgola, matricule 1516* ». Le souvenir d'un jeune Ukrainien, prisonnier politique, détenu deux ans dans cet enfer vosgien. Les enquêtes auprès des descendants des ouvriers alsaciens employés à la carrière ont aussi révélé

que certains avaient tenté d'aider les déportés en leur donnant à manger. Quelques-uns ont même conservé des objets fabriqués par les détenus, comme de petites boîtes gravées en aluminium. Fait troublant : l'administration du III^e Reich conservait scrupuleusement les noms, les pedigrees et les états de service des chiens de garde du camp, alors qu'elle omettait d'enregistrer les

Ci-dessus, à g. : la table d'autopsie pour les expériences du docteur Hirt. Ci-dessus, à dr. : les douches. Les déportés étaient plongés dans la baignoire remplie de désinfectant à base de crésol.

dates de décès des détenus, considérés comme des « *Untermenschen* », des sous-hommes. Aucun document retrouvé à ce jour ne dit si Iwan Gorgola, transféré à Dachau en septembre 1944, a survécu. Son histoire, arrachée à l'oubli par la lame d'une pioche, continue de hanter ces forêts vosgiennes où le silence, désormais, parle pour ceux qui ne le peuvent plus. —

